



Dieu n'aime pas les vieux

Elisa De Jaunier

Elisa De Jaunier

Dieu n'aime pas les vieux

© Elisa De Jaunier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1411-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Lorsque j'étais à la fac, à l'approche de la pause, les yeux rivés sur la pendule, je pensais à chaque minute me rapprochant de la libération. Plus je fixais mon attention sur le temps et plus il s'étirait. Comme pour se faire désirer, il progressait à petits pas et cette lenteur décuplait mon impatience... Je savais d'avance que le quart d'heure de pause passerait infiniment plus vite qu'une seule minute ici. C'est ainsi : dès qu'on détourne le regard, il court, le temps.

Quel mystère se cache derrière ce temps qui choisit son rythme ? Serait-il timide, pour se figer ainsi dès qu'on lui prête attention et rattraper son retard lorsqu'il est à l'abri des regards ? Ou simplement sadique ? Face à l'ardent désir qu'il s'accélère, il s'arrête presque ; mais lorsqu'on souhaiterait qu'il ralentisse sa course, il redouble de vigueur... Qui sait ? Peut-être que le temps ne supporte pas nos revendications. Il est son seul maître, et dès lors, Monsieur contre systématiquement nos moindres désirs pour réaffirmer haut et fort Sa puissance.

Il était une fois

Esther

J'ai 99 ans et je voudrais mourir.

Il y a dix ans que je traîne mes vieux os dans cette maison de retraite, où mon fils unique m'a amenée un matin d'automne. Il a dit que c'était mieux pour moi, qu'à 89 ans il n'était pas sérieux de vouloir vivre seule, que c'était dangereux, qu'il s'en voudrait trop s'il m'arrivait malheur et que cette maison de retraite était la meilleure de la région : chambres spacieuses, visites autorisées à toute heure, nombreuses activités organisées pour les résidents, cuisine haut de gamme à base de recettes concoctées par des chefs étoilés, parc arboré de douze hectares. Une sorte de Club Med pour le 4^e âge, de quoi profiter pleinement de la vie.

Mais quelle vie ? Avoir pour seule compagnie des croûtons plus rassis que ma vieille carcasse, des vieux grincheux dont la moitié perd la boule et l'autre sombre peu à peu dans une dépression sans fond, non merci ! Pour profiter de la vie, comme il dit, rien de tel que de rester dans la course. Et même si notre propre rythme ralentit, il reste à vivre par procuration la vie de ses enfants puis celle de ses petits-enfants. Est-ce que ce n'est pas la raison pour laquelle nous nous créons une descendance ? Pour assurer nos vieux jours ? Pour mettre toutes les chances de notre côté afin de ne pas mourir seul quand sonne l'Heure ?

Lorsque Jean était encore en vie et que nous avons pris notre retraite, nous avons connu l'âge d'or de la vieillesse. Nous avons travaillé dur pendant plus de quarante ans, lui sur les marchés dans le Périgord, moi comme secrétaire dans une banque. Nous avons acheté une maison avec piscine où nos petits-enfants venaient s'ébattre.

Et puis Jean nous a quittés.

Ma vie s'en est allée le jour où je l'ai enterré. C'est arrivé très rapidement, son cœur s'est détraqué en quelques mois et un soir, il s'est arrêté. Je crois que Jean n'a pas eu le temps de se tourmenter. J'avais 79 ans à l'époque et jamais je n'aurais soupçonné vivre encore vingt années. Je n'avais plus de projets, plus d'avenir, mais si ma vie n'avait plus rien de palpitant, il me

plaisait d'observer celle des autres.

J'ai revécu tous les âges grâce à mon fils et mes quatre petits-enfants. Ils me récitait leurs leçons et me racontaient leurs histoires. Je les voyais se chamailler, puis se réconcilier, passer du rire aux larmes. Souvent, cela réveillait en moi des souvenirs anciens, enfouis, oubliés depuis longtemps.

Les vacances dans le Périgord faisaient le plus grand bien à ces enfants de la ville. Ici l'air était moins pollué, le chant des oiseaux parvenait jusqu'à nous et nul besoin de rouler quarante-cinq minutes pour aller nous promener en forêt.

C'était fatigant de les avoir tous les quatre sous mon toit, surtout après la mort de Jean, et parfois je perdais patience. J'avais élevé un fils unique et ce n'était pas la même histoire, de veiller sur quatre bambins. Cela réclamait de la rigueur et de l'organisation. J'avais besoin que ça file droit, j'avais tellement peur de me laisser déborder...

Quand les petits-enfants n'étaient pas là, ma vie retrouvait un rythme plus calme. Je passais des heures postée entre la fenêtre et la cheminée, à admirer les saisons, les bourgeons qui renaissaient au printemps et la neige abondante qui tombait en hiver.

Je lisais beaucoup. C'était finalement le seul vrai plaisir de la retraite : avoir le temps de me plonger dans les livres. Je retrouvais avec un plaisir infini les grands auteurs classiques que plus jeune j'avais ignorés. Jean me disait souvent que je m'abîmais les yeux à lire autant de livres écrits si petit. Quelques amis passaient me voir de temps en temps pour prendre le thé, donner des nouvelles de la famille ou faire une partie de cartes. Je me déplaçais assez peu. Il n'était plus question de traverser la France, pas sans Jean. Je vivais dans un rayon de vingt kilomètres et c'était bien suffisant.

J'ai eu droit à dix ans de cette vie-là. Puis dix années dans cette « maison » qui me fait horreur.

Vingt ans maintenant que je survis sans mon mari. Nos amis quittent ce monde un à un et je ne peux même pas leur dire au revoir. Mon corps vieilli est comme un bateau coincé au port. Le grand âge m'a privée de mobilité.

Je suis fatiguée de regarder le monde défiler à travers le petit écran, fatiguée du scrabble et de la belote. J'ai depuis longtemps perdu le goût des autres. Les plaisirs de la vie sont définitivement derrière moi.

Ma vue ne me permet même plus de lire, et mon ouïe capricieuse rend difficile toute conversation. Je suis en tête à tête avec moi-même à attendre la fin.

Mon fils s'est assez vite lassé du Club Med. Il appelle de temps à autre mais ne fait presque plus jamais l'effort de venir jusqu'ici. Il voyage beaucoup, travaille beaucoup. Lorsque je lui annonce qu'il n'a pas appelé depuis deux mois, il me répond : « Déjà ? » Je suis presque tentée de le croire. Il y a des âges où la vie passe en un rien de temps, elle est comme une autoroute où les kilomètres défilent sans que personne ne prenne le temps de regarder autour de soi. Chacun a des objectifs, de l'énergie à revendre, et avance toujours plus vite. Personne n'a envie de ralentir, de peur de s'arrêter.

Mon fils en est là. Sa vie va beaucoup trop vite pour que je puisse le suivre. Et puis il vieillit lui aussi. Il fêtera bientôt ses 68 ans. Je crois que le Club Med lui paraît moins abstrait qu'il y a dix ans et que cela l'effraie terriblement. Je lui renvoie comme un miroir ce qui l'attend, et il préfère détourner le regard. Au fond, je le comprends.

L'infirmière qui s'occupe de moi me prend pour une vieille chouette ronchon. Elle est trop jeune pour comprendre le désespoir du grand âge, quand la vie n'est plus vraiment la vie, mais une étoile qui s'est éteinte il y a des millénaires et qui ne brille à nos yeux que par une illusion d'optique, une farce de l'espace-temps. Lorsque le corps est tellement diminué que l'on rêve de s'en débarrasser comme d'une carcasse encombrante et d'aller voir « de l'autre côté » ce qui nous attend.

Je n'ai pas peur de mourir, ça non. J'ai vécu.

J'ai travaillé à une époque où cela n'avait rien d'évident. J'ai connu le bonheur d'être mère, j'ai voyagé, j'ai même appris à conduire.

Je n'ai aucun regret. J'ai aimé la vie jusqu'à ce qu'elle me rejette et

recrache la vieille bique que je suis devenue. Le siècle m'a dépassée avec toutes ces nouveautés. Le monde d'aujourd'hui n'a plus vraiment de place pour les antiquités dans mon genre.

Tout va trop vite et ma cervelle tourne au ralenti. J'ai essayé de m'intéresser aux nouvelles technologies mais c'est beaucoup trop compliqué. L'ordinateur, quel drôle d'engin. Je m'en sortais très bien avec ma machine à écrire, je tapais même drôlement vite.

Et l'Internet ? Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ? Ça servirait à être connecté à en croire mon fils. « Connecté à quoi ? je lui demande.

- À l'information, maman, aux autres, au monde... »

Pour les informations, il y a déjà le journal de 13h, celui de 20h et quantité de journaux écrits bien trop petit. Quant à être connectée aux autres, ma foi, il y a le téléphone, et puis les lettres.

J'aimais écrire, dans le temps. Je noircissais des pages et des pages. C'est pour cette raison que j'ai suivi une formation pour devenir secrétaire : j'adorais les mots. Nous correspondions avec ma sœur aînée partie s'installer à Paris. Elle me racontait au fil de ses lettres la vie à la capitale. C'était plus captivant que tous les romans. Elle me racontait les intrigues du grand immeuble huppé du seizième arrondissement, où elle officiait comme concierge. Elle disait que cet immeuble était comme un concentré d'humanité, avec son lot de rivalité, de médisance, de fausse politesse et de vraie gentillesse. Un monde de riches, où pourtant certains riches étaient pauvres, à force de vivre en suivant les manières d'hommes plus riches encore : acquérir une montre de luxe, couvrir son épouse des plus belles étoffes, se montrer dans les meilleurs restaurants de la ville...

J'écrivais également à Tristan, un ami d'enfance avec qui j'ai fait les quatre cents coups. Il était beau, Tristan ! Déjà tout jeune, il était un bon cru, plein de promesses que l'âge n'a pas trahies. Il a conservé ses yeux rieurs couleur gris vert, ses traits fins, sa chevelure épaisse d'un châtain plus ou moins clair selon les saisons. J'adorais son odeur aussi, cette empreinte entêtante, qui ajoutait à son charme.

Lorsqu'il s'est fiancé, j'ai découvert un peu tard que je l'aimais plus que comme un frère. J'avais ouvert l'enveloppe qui contenait l'annonce et j'avais ressenti une douleur vive, comme une décharge qui m'avait traversée de part en part.

Je crois qu'il m'aimait assez, lui aussi, même s'il ne s'est jamais déclaré. À l'époque, nous n'avions pas vraiment le choix quand il s'agissait de mariage : c'était surtout celui des parents. Pas comme aujourd'hui où les enfants vivent leur vie sans qu'on ait grand-chose à y redire. Tristan a accepté sa promesse et j'ai ravalé mes larmes.

Après les noces, Tristan s'est établi dans la région de Bordeaux. Il a découvert la mer et en est tombé littéralement amoureux. Pour rien au monde il ne serait revenu vivre dans nos campagnes. Il est resté loin et c'est une bonne chose. Je ne sais pas comment j'aurais supporté le fait de le croiser, au bras de sa femme, au marché, en forêt, à la boulangerie, au restaurant ou au cinéma. J'ai aimé Jean de tout mon cœur et nous avons construit une belle vie tous les deux. Avec Tristan dans les parages, la tâche aurait été plus ardue, c'est certain.

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit à quiconque. Mes pauvres doigts sont rongés par l'arthrose et ma vue ne me permet plus de déchiffrer mes propres pattes de mouche. Ma sœur aînée est morte il y a bien longtemps. Un cancer du sein l'a emportée assez subitement. Ça se soigne bien, maintenant, mais dans le temps c'était différent.

Tristan en revanche est toujours en vie pour autant que je sache. Il n'est pas loin d'être centenaire comme moi. À croire que la mer l'a bien conservé le coquin. Si je devais le recroiser, il n'est pas sûr que je le reconnaisse. Cela fait vingt ans que nous ne nous sommes pas vus. La dernière fois c'était à l'enterrement de Jean. Il était venu avec sa femme qui avait revêtu une belle robe sombre, un peu trop belle pour l'occasion, m'est avis.

Je suis fatiguée de repenser à tout ça. C'est bientôt l'heure de la soupe. Comme tous les soirs ou presque, seule la couleur change. Inutile de dire que le menu du Club Med est aussi triste que son décor.